

LES CAHIERS DU CERCLE D'ÉTUDES
LIBERTAIRES
GASTON-LEVAL

FORMATION – DÉBATS

PIERRE-JOSEPH PROUDHON

N°6

24 MARS 2012



1 – THÈME



Pierre-Joseph Proudhon (1809 -1865)

L'originalité de Proudhon réside peut-être dans le fait qu'il a proposé une voie différente dans la réflexion sur le socialisme, une voie qui tente de contourner ce blocage psychologique que la question de la propriété a constitué dans les débats au sein du mouvement ouvrier. Aujourd'hui, la notion même de propriété des moyens de production est devenue ambiguë dans une société où les grandes entreprises dirigées par un propriétaire détenteur de la totalité du capital restent minoritaires. L'éventualité d'une expropriation des propriétaires des principaux moyens de production ne correspondrait pas aujourd'hui au phantasme du bourgeois du XIX^e qui se voyait jeté hors de chez lui par des hordes de prolétaires faméliques et avides : elle se ferait de manière pratiquement invisible par le transfert informatique des actions et des obligations sur un autre compte, au bénéfice de la communauté – dont, soit dit en passant, les expropriés eux-mêmes feraient partie.

Consulté à la fin de sa vie par des ouvriers pour donner son avis sur le « Manifeste des Soixante », Proudhon se réjouit du « réveil de l'idée socialiste ». Mais le fin mot de l'histoire se trouve sans doute dans *La Capacité politique des classes ouvrières*, son dernier ouvrage, publié après sa mort. Il y fait en quelque sorte son testament politique et c'est un étonnant exposé de la situation du mouvement ouvrier de l'époque. Il expose quelles sont les conditions pour que le prolétariat puisse parvenir à la capacité politique et conclut qu'alors, toutes les conditions ne sont pas remplies : la classe ouvrière est arrivée à la conscience d'elle-même « au point de vue de ses rapports avec la société et avec l'Etat », dit-il ; « comme être collectif, moral et libre, elle se distingue de la classe bourgeoise ».

2. Elle possède une « idée », une notion de sa propre constitution, elle connaît « les lois, conditions et formules de son existence ».

3. Mais Proudhon s'interroge pour savoir si « la classe ouvrière est en mesure de déduire, pour l'organisation de la société, des conclusions pratiques qui lui soient propres ». Il répond par la négative : la classe ouvrière n'est pas en mesure de créer l'organisation qui permettra son émancipation.

Proudhon mourut quatre mois après la fondation de l'Association internationale des travailleurs. Sur ce troisième point, les faits lui donnèrent tort

2 – FILM



Où est passé Proudhon ?

**DVD d'Anne Argouse et
Hugues Peyret**

Une coproduction : Antoine
Martin Productions Vie des
Hauts Production Images Plus
– Epinal
DVD, 15 €

Où est passé Proudhon ?

Un film d'Anne Argouse et Hugues Peyret, sorti récemment en DVD, fournit une excellente introduction, pédagogique et vivante, à la vie et à la pensée de Proudhon.

Parfois très anecdotique, comme ce passage où le conservateur du musée du Temps de Besançon nous montre les bécicles et le rond de serviette de Proudhon, le film est fait d'interviews de personnes qui ont quelque chose à dire sur notre Bisontin, et c'est souvent très intéressant. Parmi les personnes interviewées, citons Michel Onfray, Edward Castleton, Bernard Lietaar, Robert Damien, etc.

Premier point fort. En particulier ce passage, à mon avis trop court, où Thierry Menuelle nous explique que Proudhon ne contestait pas la propriété en elle-même, mais ce qu'il appelle le « service de la

chose », c'est-à-dire le fait qu'une propriété puisse fournir indéfiniment une rente à son propriétaire et à ses descendants : *le capital, dit-il, se nourrit sans fin de génération en génération, sur le dos du travail*. On aurait souhaité que les auteurs passent plus de temps avec Menuelle et peut-être un peu moins avec d'autres personnes.

Gaston Bordat rappelle que « *Qu'est-ce que la propriété ?* » avait valu à son auteur un procès en assises avec neuf chefs d'inculpation et que, face aux arguments de Proudhon, les jurés chargés de statuer s'étaient déclarés incompetents.

Daniel Leroux montre à quel point Proudhon reste moderne dans le contexte actuel de crise économique et souligne que ses idées sur la socialisation du crédit et les coopératives restent parfaitement actuelles.

Deuxième point fort. L'interview de Charles Piaget est un des passages forts du film. Le syndicaliste raconte qu'à l'époque de la grève des Lip il ne connaissait pas Proudhon et que, sans doute, les grévistes faisaient du Proudhon sans le savoir. « L'économie, déclare-t'il, est en dehors de la démocratie. » Dans les entreprises, ce n'est pas un homme = une voix mais « un euro = une voix ». « La démocratie, dit-il encore, s'arrête à la porte de l'entreprise. »

Le propos de Piaget prend une connotation particulière lorsqu'on songe aux déclarations d'une des personnes interrogées dans le film, membre de l'UMP, mais qui affirme que si on avait suivi la voie tracée par Proudhon les choses se seraient sans doute mieux passées. Ce ne fut pas la voie suivie à l'époque de la grève de Lip, en 1973, par le courant dont l'UMP est issu. Mais, pour dire la vérité, ce ne fut pas non plus la voie suivie par les partis de gauche à l'époque... en particulier le PS.

Un troisième point fort dans le film est l'interview d'un petit entrepreneur, président du Medef du Doubs. Ce fut là une excellente idée des auteurs du film et cette interview est très instructive quant aux justifications que se donnent les capitalistes.

Le chef d'entreprise, dit-il, est le seul qui a une vision globale des choses, c'est donc lui qui doit décider de la stratégie de son entreprise. Il n'est pas difficile de réfuter cette affirmation. La stratégie globale se détermine à partir d'objectifs qu'on se fixe et le chef d'entreprise peut très bien définir des objectifs totalement

découplés par rapport à la réalité, aux besoins, etc. On connaît trop d'exemples de boîtes qui coulent parce que leur patron a fait de grossières erreurs de stratégie. Il est évident qu'une détermination collective des objectifs et de la stratégie permet d'éviter ces erreurs. Pourquoi n'y a-t-il pas de démocratie à l'intérieur de l'entreprise ? demande encore notre homme, reprenant en quelque sorte la question de Charles Piaget. « Si tout le monde prend part à la décision, les choses n'avancent pas. » Là encore, c'est une vision très réductrice de la notion de démocratie dans l'entreprise. Notre entrepreneur fait comme s'il s'agissait de réunir en permanence les salariés pour les consulter. Il ne s'agit évidemment pas de ça. L'ironie de l'histoire est que Proudhon lui-même s'opposait à l'assemblée permanente...

Enfin, notre petit entrepreneur lance l'argument ultime de la justification idéologique du capitalisme : « Qui rémunère la prise de risque du créateur de l'entreprise ? » La justification du capitalisme repose essentiellement là. Or, curieusement, Proudhon entendait parfaitement cet argument. Il était favorable à la liberté d'entreprendre, à l'initiative individuelle. Il pensait qu'une société dans laquelle les individus ne peuvent pas prendre d'initiative et faire preuve de créativité était une société bloquée. On aurait aimé que les auteurs du film le fassent remarquer à l'entrepreneur. Proudhon disait simplement que la rémunération de la prise de risque ne devait pas devenir une rente indéfinie pour les générations suivantes.

D'ailleurs, l'entrepreneur interviewé fait un lapsus qu'il rattrape immédiatement : on sent qu'il est sur le point de dire qu'il veut pouvoir transmettre l'entreprise à ses enfants, mais il s'arrête à temps. Il dit finalement qu'il veut pouvoir vendre l'entreprise et tirer profit de sa gestion.

Le film présente cependant l'inconvénient de cette forme d'intervention qui « montre à voir » mais ne permet pas de traiter de questions trop abstraites. Or il y a deux points qui auraient mérité d'être abordés, sinon développés :

◆ Le premier concerne l'apport théorique incontournable de Proudhon en matière de méthodologie : l'application à l'économie politique de la méthode inductive-déductive, méthode qui lui a permis d'exposer dans son *Système des contradictions* les mécanismes de fonctionnement du système capitaliste. Parallèlement, le refus par Marx d'appliquer cette méthode lui a fait

perdre quinze ans dans son travail. Bien entendu, il paraît difficile d'exposer dans un film le détail de cette question.

◆ Le second concerne la théorie de la propriété de Proudhon. Le film ne retient que l'auteur de la formule « la propriété, c'est le vol » et entérine ainsi l'image que la plupart des gens ont de Proudhon. Or il a également dit « La propriété, c'est la liberté ». Certains auteurs ont vu là une contradiction et n'ont retenu qu'un des aspects de sa théorie. C'est ce qui explique que des auteurs de « gauche » retiennent le « vol » tandis que des auteurs de « droite » retiennent la « liberté ». Or il y a une cohérence dans la pensée de Proudhon, qui déclare d'ailleurs lui-même dans l'un de ses derniers ouvrages, *Théorie de la propriété*, qu'il n'a en réalité pas changé de point de vue. A l'examen des textes, on constate que Proudhon n'abandonne pas son projet révolutionnaire en passant de l'idée d'une propriété-vol à une propriété-liberté. Il est conscient du poids déterminant de la paysannerie et des classes moyennes dans une société complexe, féroce attachées à l'idée de la propriété. Son approche, malgré ses évolutions apparemment contradictoires, représente une tentative de rendre possible la solution du problème social sans que la question de la propriété ne vienne lui faire échec.

Cependant, il est évident que ce point est difficile à aborder dans un film dont la durée était limitée par contrat à 52 minutes.

Pourtant, ces deux précisions sont à mon avis importantes parce que la première montre le caractère radicalement innovant de l'approche proudhonienne de l'économie ; parce que la seconde rend inopérantes toutes les tentatives de récupération de la pensée de Proudhon par la droite.

Hugues Peyret, l'un des auteurs du film, à qui j'ai fait part de mes commentaires, me répondit en ces termes sur la première remarque : « Mais comment en parler dans un film ? Nous avons essayé dans l'émission de France Culture mais cela ne fonctionnait pas. »

Commentant l'ensemble de leur travail, Hugues Peyret fait remarquer :

« Nous avons choisi dès le départ de “suivre les traces” laissées par Proudhon dans la société française, en sachant que de très nombreuses choses seraient laissées de côté (sa méthode, son idée du syndicalisme, la participation à la politique, sa vision de

la démocratie...), voire simplifiées, comme le rapport Marx Proudhon, ou l'antisémitisme, ou la théorie de la propriété. »

Hugues Peyret conclut : « Nous aimerions juste que les spectateurs aient conscience d'une pensée originale, effectivement non marxiste, et qui avec "la propriété c'est le vol", les coopératives, le fédéralisme etc., aient peut-être au bout du compte, comme nous d'ailleurs, d'autres bases de réflexion et de vision de la société. »

C'est là une excellente raison d'acheter le DVD.

* * * * *

3 – Proudhon : Banque du peuple.

— Préambule

Extrait

Nous publions aujourd'hui notre Projet de statuts de la Banque du Peuple.

Nous publierons plus tard, avec l'acte définitif et authentique, l'Exposé de principes qui doit en former le complément. En attendant, nous livrons notre pensée aux méditations de tous, amis et ennemis. Quelle que soit la critique, et de quelque part qu'elle nous vienne, nous la sollicitons de bonne foi. Nous profiterons des observations qui nous seront adressées, soit pour modifier nos statuts, soit pour en élucider mieux l'esprit et l'économie.

Nous n'avons point la prétention d'avoir tout deviné du premier coup ; bien moins encore pensons-nous qu'une réforme banquière embrasse la réforme de la société elle-même et remplisse le programme de la Révolution de février. Nous ne pensons pas non plus qu'il soit impossible à la spéculation philosophique, en partant de points de vue tout différents, d'arriver à l'intelligence complète de cette réforme, désormais irrévocablement inaugurée dans le monde. Par divers chemins, dit le proverbe, on arrive à pareille fin, et nous serions heureux, pour notre compte, de voir de hardis penseurs entreprendre par d'autres voies l'accomplissement de l'œuvre que nous poursuivons par les sentiers ardu de la science économique.

Mais il est deux choses dont la conviction est en nous profonde et inébranlable : la première, c'est que le caractère propre de la

Révolution de février est d'être une révolution économique, et, en conséquence, c'est par le problème économique que notre génération doit aborder le problème social ; la seconde, c'est que le problème économique n'est autre que le problème de la centralisation et de la gratuité du crédit, d'après le principe de l'échange direct et mutuel.

La démonstration de ces deux vérités formera la substance de l'Exposé de principes que nous aurons à publier sous peu ; et, nous en avons le ferme espoir, cette déclaration sera telle, que tout esprit de bonne foi se dira après l'avoir lue : La Révolution de février est terminée, car elle est définie dans son idée ; et l'idée, c'est le fait.

Nous espérons, dis-je, à l'aide des seules lumières que fournit le principe économique de la mutualité des services et de la gratuité du crédit, montrer tout ce que, dans la sphère des institutions sociales, il est possible de réaliser pour le bien-être du peuple, et de prévoir pour l'avenir de l'humanité.

Toutes nos idées sur la religion, la métaphysique, la morale, le droit, le gouvernement, l'association, l'art lui-même ; toute notre polémique, en un mot toute notre philosophie, découlera de ce grand principe de l'égalité des fonctions, principe dont le premier corollaire est l'improductivité du capital ; la première application, la gratuité du crédit, correspondante à l'abolition de tout parasitisme et de tout privilège ; le premier et le plus grand résultat, la formation de l'individu à l'image de la société. Or, si l'antique religion, si les systèmes rebattus de la philosophie, si les anciennes constitutions politiques, si la routine judiciaire, si les vieilles formes de communauté et d'association, aussi bien que de littérature et d'art, n'ont été que des formules particulières de l'état matériel des sociétés, n'est-il pas évident que, cet état venant à changer, en d'autres termes, l'économie publique étant révolutionnée de fond en comble par le changement de rapport entre les deux grandes forces de la production, le travail et le capital, tout change dans la société, religion, philosophie, politique, littérature et arts.

C'est donc à la réforme économique que nous devons nous attacher, comme au grand levier révolutionnaire du dix-neuvième siècle. Et comme, en matière de révolution, le législateur doit agir toujours par la méthode intégrale et éviter les procédés de détail, c'est par la circulation générale, non par l'organisation de tel ou tel atelier, de telle ou telle commune ; c'est par les institutions de crédit, non par l'association de telle ou telle catégorie de producteurs, que nous devons commencer notre besogne de socialistes et de révolutionnaires.

(Suit le projet des statuts de la Banque du Peuple, tel qu'on peut le lire au tome VI des Œuvres complètes.)

Nous sommes dépassés, débordés ; nous sommes vaincus ! Voici venir, d'un coté, M. Mathieu (de la Drôme) avec un projet de 400 millions d'assignats ayant pour gage les immeubles de l'État et cours forcé.

Nous avons cru jusqu'ici, pauvres ignorants que nous sommes, qu'un papier de crédit devait avoir provision, non pas sur des instruments de travail, mais sur des produits (monnaie ou autres), et puiser sa garantie de paiement, non dans la force des baïonnettes, mais dans l'acceptation préalable des citoyens. C'est d'après ces principes qu'a été conçu le projet de Banque du Peuple, dont nous publions aujourd'hui les statuts. Les démocrates de la veille, socialistes du lendemain, sont plus avancés que nous, et leurs idées, ma foi ! donnent cent coups de pied aux nôtres. 400 millions d'assignats, 400 millions de billets sans gage ni acceptation ! bon Dieu ! nous sommes en plein jacobinisme !

Voici venir, d'autre part, M. Portalis, un républicain conservateur de la famille et de la propriété, avec un système d'impôt qui ruine la propriété, qui abolit l'hérédité, et par conséquent la famille, qui retranche le milliard d'indemnité, qui casse la pipe et coupe la chique à tous les consommateurs de tabac !

Nous pensions, nous autres misérables socialistes, que ce n'était pas en dépouillant sournoisement le propriétaire de son revenu, mais en changeant peu à peu le principe même du revenu, qu'on devait travailler à l'établissement de l'égalité des fortunes ; — nous nous imaginions que, l'hérédité n'étant point la cause effective de l'inégalité des biens, mais un simple mode de transmission, né de la constitution de la famille, il ne fallait point s'en prendre à l'hérédité, mais à l'origine même de la propriété ; — nous supposions que l'inégalité de l'impôt n'étant que le corollaire de l'inégalité des fortunes, c'était cette inégalité qu'il fallait attaquer, et que, sans cela, tous les changements de système dans l'impôt n'y feraient rien ; — nous étions d'avis, enfin, que tous les gouvernements qui se succèdent dans un pays sont solidaires les uns des autres, et qu'il n'est pas plus permis à l'un d'eux de renier les engagements de ses devanciers qu'à un débiteur de payer ses dettes en faisant banqueroute.

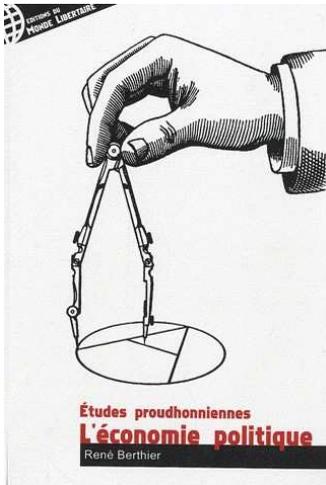
Nous nous trompions sur tout cela. M. Portalis, comme M. Mathieu (de la Drôme), nous a prouvé que nous n'étions que des enfants en fait de révolution. Que le bon Dieu récompense M. Mathieu (de la Drôme) et

M. Portalis ! Nous passions pour des partageux, des pillards, des anarchistes, des destructeurs de la famille, parce que nous voulions une liquidation amiable qui, changeant tout, sauvât tout ; qui fit droit à toutes les prétentions légitimes, garantît les positions acquises, conciliât tous les intérêts ! Grâce à M. Portalis, grâce à M. Mathieu (de la Drôme), nous ne sommes plus que des conservateurs, des modérés ; nous serons bientôt des honnêtes gens !

Nous sommes vengés!

* * * * *

4 – BIBLIOGRAPHIE



Études proudhoniennes
L'économie politique
René BERTHIER
Édition du Monde
Libertaire 2010

(Extrait)

En abordant la question de la valeur, la première catégorie traitée par Proudhon, celle qui est le fondement de l'échafaudage du système capitaliste, notre intention n'est pas de comparer point par point les théories de Proudhon et de Marx ni d'analyser dans le détail le bien-fondé de ces théories. Il ne s'agit pas de savoir si la théorie de la valeur de Proudhon est plus juste ou pertinente que celle de Marx, ni d'en donner une définition qui prétendrait clore le débat. Une telle approche présenterait d'autant moins d'intérêt que la

question de la valeur, qui a fait l'objet d'innombrables débats, est encore aujourd'hui loin d'être close. Une nombreuse littérature existe sur ce problème et il ne s'agit pas d'apporter une pierre de plus à l'édifice. L'objet de ce travail est d'examiner les méthodes d'approche respectives des deux auteurs et le rôle que joue la question de la valeur dans leurs théories, non d'évaluer leur validité respective.

Dans *Marx, lecteur de Proudhon*¹, Thierry Menuelle estime qu'il faut analyser les positions du *Système des contradictions économiques* (1846) en relation avec celles du *Capital* (1867). Il a, nous semble-t-il, parfaitement raison, à condition cependant de garder à l'esprit que l'ouvrage de Marx est postérieur de vingt ans de celui de Proudhon et que leur mise en relation ne peut être faite qu'en tenant compte de ce fait, afin de définir ce que le second ouvrage apporte de plus par rapport au premier en termes de connaissance de la genèse de la théorie économique du socialisme.

Il est évident que *le Capital*, dont le Livre I^{er} fut publié en 1867, apporte des éléments de connaissance supérieurs à ce qui est contenu dans le livre que Proudhon écrit en 1846 : cela est d'autant plus vrai que les libertaires Carlo Cafiero et James Guillaume prirent la peine de rédiger un « Abrégé » du *Capital* à l'usage des ouvriers de leur temps. Ils ne songèrent pas à faire un « Abrégé » du *Système des contradictions*.

Comparer le *Système des contradictions* et *l'Idéologie allemande* permet de constater quelle était, au même moment, la même année, l'état de la réflexion des deux auteurs respectifs. On constate alors, concernant Marx, que deux tiers du livre sont consacrés à de la polémique et que le premier tiers contient des développements certes intellectuellement attirants mais souvent fondés sur des erreurs historiques.

¹ *Marx, lecteur de Proudhon*, Thierry Menuelle, Cahiers de la société Proudhon, Ecole des Hautes études en sciences sociales, 1993.



Études proudhoniennes Tome II. — La propriété René BERTHIER

Le présent texte est le second volume des « Etudes proudhoniennes » dont le premier volume : « L'Économie politique » est paru aux Éditions du Monde libertaire ².

« Les problèmes soulevés par la critique économique de Proudhon restent aujourd'hui d'une actualité brûlante. Cela est particulièrement vrai de la question de la propriété. Le "message" qu'il lance se fonde sur le constat que le statut de la propriété des moyens de production n'est peut-être pas le critère principal de différenciation des systèmes économiques. Cette question s'est pourtant trouvée au premier plan des débats et polémiques dans le mouvement socialiste des débuts, et les différents courants issus du marxisme n'ont voulu voir comme solution à ce problème que ce qu'ils considéraient comme l'antithèse de la propriété privée : la propriété étatique.

« L'originalité de Proudhon réside peut-être dans le fait qu'il a proposé une voie différente dans la réflexion sur le socialisme, ce qu'il appelle un "troisième terme", qui soit l'opposé du "principe communiste" et du "principe propriétaire". Une voie qui contourne ce blocage psychologique que la question de la propriété a constitué dans les débats au sein du mouvement ouvrier. Au-delà de cette question s'en trouve une autre, qui a encore des répercussions aujourd'hui : en effet, la mauvaise compréhension du problème de la propriété et du poids des couches sociales intermédiaires a rendu l'ensemble des organisations de la gauche incapables d'élaborer des stratégies qui intègrent les classes moyennes et la paysannerie. » (*Extrait.*)

² Le texte complet est téléchargeable ici :
<http://monde-nouveau.net/spip.php?article287>